LETTRE
DE J. J. DUSSAULT,
Au Citoyen Rœderer, *sur la Religion.*

La Religion est une enclume, sur laquelle viendront frapper et se briser éternellement tous les marteaux.

Bossuet.

Vous avez inséré dans le Journal de Paris, Citoyen, un grand nombre d'articles qui vous ont fait beaucoup d'honneur. Vous pouvez croire que tous ceux, à qui le souvenir du 10 Août est cher, ont été charmés de vous voir reparoître sur les rangs. Tout le monde a été émerveillé sur-tout de la prudence profonde avec laquelle vous avez défendu la liberté de la Presse, en mettant en avant l'excellent député *Baudin*, et chacun est encore dans l'attente de l'ouvrage que vous avez promis à ce sujet, et que votre modestie vous fait appeler une *brochure*, mais qui sera sûrement un gros livre, si l'on en peut juger par le temps qu'il vous faut pour le publier. A ces félicitations sincères, je suis fâché d'etre obligé de mêler quelques reproches. Généralement, on a été très-peu satisfait de vos plaisanteries *philosophiques* sur la Religion (1). Des gens qui, à la vérité, ne se piquent point de *Philosophie*, ont trouvé que vous n'étiez pas heureux dans le choix de vos bons mots, lors-

(1) Voyez les Journaux de Paris, du 22 et du 26 Floréal.

que vous vous en prenez aux choses saintes. Des superstitieux diroient que c'est une punition du Ciel, et vous compareroient peut-être à Nabuchodonosor. Mais leur comparaison ne seroit pas plus juste que leur explication; car Nabuchodonosor étoit un puissant Roi, qui, pour ses péchés, subit une singulière métamorphose, et vous n'avez jamais été qu'un président du département de Paris, qui contribuâtes beaucoup à la chûte d'un Roi à-peu-près aussi puissant que Nabuchodonosor, et qui n'en êtes pas moins demeuré un homme d'esprit. Pour moi, qui ne suis pas un superstitieux, je pense qu'on ne pourroit sans superstition, croire à l'espèce d'oracle que vous avez prononcé dans votre feuille du 22 Floréal, en disant que *le Décadi mangera le Dimanche.* Vous parroissez vous réjouir beaucoup dans l'espérance de son accomplissement, et je souhaite, pour l'intérêt de votre plaisir, qu'il s'accomplisse fidèlement. Mais, je vous avoue, dussiez-vous m'accuser du crime de *lèse-Philosophie*, que je n'ai pas assez de foi pour y croire, ni assez de force d'ame pour le vouloir. Ce qui a ému en vous l'esprit prophétique, ou plutôt la bile, qui a aussi le don des prophéties, témoins les prédictions que l'on fait dans la colère, c'est une odeur d'encens que vous avez cru sentir, dans je ne sais quelle rue. Permis à vous assurément d'avoir le nerf olfactif tellement conforme, que vous n'aimiez pas l'odeur de l'encens; mais ce n'est pas une raison pour vous fâcher contre ceux qui croient honorer Dieu en brûlant de l'encens. Il falloit seulement vous boucher le nez, cela eût été bien plus philosophique. Vous avez cru, dites-vous, sentir l'odeur du fanatisme: cela suppose que Dieu ne peut être honoré que par des fanatiques;

il faudroit faire bien des articles de Journal pour prouver cette proposition, et celui qui l'entreprendroit risqueroit beaucoup de voir diminuer le nombre de ses abonnés. Aussi-tôt que l'odeur vous a frappé, vous allez, vous venez, vous furetez pour savoir d'où elle part. Voilà de petits mouvemens et de petites inquiétudes qui sont bien peu dignes d'un grand philosophe. Eh! que vouliez-vous aller faire là? Vous proposiez-vous de troubler les fidèles, d'y développer toute la supériorité d'un esprit fort, ou seulement d'y recueillir des observations pour nourrir votre article *Esprit public*? eh bien! que n'êtez-vous entré dans ce lieu, vous auriez dit dans votre Journal, ou plutôt vous vous seriez gardé de dire que vous y aviez vu des femmes encore en deuil de la mort sanglante de leurs époux, des orphelins également en deuil, des visages blêmes de misère et de faim; une foule de peuple, de tout âge et de tout sexe, se courbant, les mains jointes et les yeux en larmes, devant l'auguste abyme des mystères, et cherchant, dans le sein d'une Religion consolante, des adoucissemens aux souvenirs affreux dont ils sont assiégés. Pour moi, j'ai pénétré un jour, avec respect, dans un de ces nombreux asyles de la religion, qui n'a pas encore des temples. J'ai palpité de vénération à la voix du prêtre, invitant l'auditoire à prier pour tous les hommes, et j'ai prié pour tous les hommes. Lorsque, dans une formule, non moins imposante, il a de même invité l'assistance à la commémoration des morts, alors ma mémoire s'est troublée, mes pensées se sont confondues, les cent mille échafauds de la révolution se sont offerts à mon imagination bouleversée; je ne savois pour qui former des vœux, de tant d'hommes vertueux que nous avons perdus. Des larmes couloient

de tous les yeux, des sanglots s'échappoient de toutes les poitrines, et le Ciel, qui sait lire dans les cœurs, connut sans doute qu'ils ne faisoient qu'un voeu pour toutes les illustres et vertueuses personnes moissonnées par la révolution. J'ai vu une jeune fille, d'une beauté touchante et modeste, vêtue encore du crêpe de la douleur, se présenter avec autant de religion que de mélancolie, pour partager la communion du prêtre, et se nourrir du pain des consolations. L'infortunée, sans doute, avoit à regretter ou son père ou sa mère. Elle pleuroit; mais du moins un rayon d'espérance brilloit dans ses larmes. Un homme s'avança, après elle : sans doute il étoit père de quatre ou cinq enfans qui l'environnoient, à sa place, et dont un étoit si jeune encore, qu'il jeta un cri lorsqu'il la quitta. Il étoit aisé de voir, sur le visage de cet homme, d'ailleurs mal vêtu, qu'il étoit une des victimes de la disette actuelle. Le pain du sacrifice étoit peut-être le seul dont il dût se nourrir pendant cette journée : mais si ce pain ne devoit point soutenir son corps, il soutenoit du moins sa patience, et fortifioit son courage. Mais j'oublie que je parle à un *philosophe*, et je vous demande pardon, Citoyen, d'employer, avec vous, les moyens de sentiment. Je dois cependant vous prier encore d'observer que la religion, sortant des mains sanglantes de la persécution, et se plaçant à côté des maux horribles que nous avons soufferts et que nous souffrons encore, reçoit de toutes ces circonstances une nouvelle empreinte de grandeur et de majesté, qui ne doit pas rassurer beaucoup le *décadi*, sur vos promesses. Je vais vous faire un aveu qui vous plaira sans doute, et qui peut-être vous inspirera l'envie de m'atti-

te de la révolution est écrite pour vous en lettres de lilas et de roses, comme une histoire amoureuse. Vous avez une imagination bien complaisante. -- J'ai seulement un coeur assez délicat : froissé de tous les malheurs, de toutes les destructions que j'ai vues, je me suis jeté dans le sein de la Nature, pour m'en consoler ; je lui ai confié mes souvenirs, pour qu'elle les adoucisse ; et chaque printems me racontera cette déplorable histoire, dans une langue également expressive et tendre ; les oiseaux eux-mêmes me la rediront, chaque année, en romances plaintives. Celui qui porte une ame sensible, mon ami, et ne sait point charmer ces affreux souvenirs, doit en être écrasé. Heureux qui, sur les aîles d'une imagination plus vive, s'élève jusqu'à ces rivages d'un Orient éternel, patrie des ames vertueuses, où il s'entretient avec les purs esprits de tant d'innocentes victimes ! Incapable d'un si sublime essor, et semblable à la foible abeille, je puise dans les trésors de la nature visible les alimens de ma sensibilité ; j'apprivoise les images de destruction et de mort, empreintes dans mon coeur par les idées de la reproduction et de la vie. Je me suis fait ainsi une religion, selon mon coeur, en consacrant des fleurs et des feuillages ; et si cette religion n'étend pas ma pensée et mes espérances dans les champs de l'infini, elle me consolera du moins dans cette vallée de sang et de larmes. Vous me pardonnerez, Citoyen, cette disgression, qui cependant ne nous écarte pas autant du sujet que vous pourriez le croire. Elle tendra toujours à prouver que la révolution a renforcé dans tous les cœurs le sentiment de la Religion, qu'elle en a fait sentir plus profondément le besoin, et qu'enfin elle a obligé ceux

mêmes qui se piquoient de philosophie, à se créer une théologie a leur manière. Vous pouvez, tant qu'il vous plaira, faire des vœux pour l'heureux avènemeut du règne de la Raison; mais celui de l'imagination durera long-temps. Or, je tiens pour impossible de substituer des institutions nouvelles à la place de celles que nous avons reçues de nos pères. Il faut donc laisser subsister les anciennes; il faut les laisser subsister, sans les tourmenter, sans les persécuter. L'art du Législateur seroit d'amalgamer, s'il étoit possible, les institutions du gouvernement avec les institutions religieuses. Il y a des points de contact sans doute; il faut les rechercher, les appercevoir et les saisir. Le moment n'est peut-être pas encore venu de les indiquer. Je pense, et je ne vous dissimulerai point, que des messes, dites dans des chambres, sont très-capables d'échauffer les têtes. Je soupçonne qu'il y auroit des moyens d'amener le Culte dominant à une plus grande publicité, et je désirerois que l'on s'en occupât: car je hais, autant que vous, le fanatisme. Mais je déteste également, et le fanatisme religieux, et le fanatisme philosophique, tandis que vous paroissez aimer assez ce dernier, au moins pour votre usage. Je sais bien que des articles de journaux n'ont pas une grande influence, et qu'on a oublié, le lendemain, ce qu'on y a lu la veille.

L'abbé Trublet écrit; le Léthé, sur ses rives,
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

Mais j'ai cru devoir vous adresser ces réflexions, que j'écris à la hâte, et sans aucun ordre. Je les avois d'abord renfermées dans un cadre beaucoup plus étroit, pour vous prier de les insérer dans votre journal; mais l'on m'a dit

que vous refusiez d'imprimer toute espèce de réponse à vos plaisanteries. Si ce n'est pas là une preuve de tolérance, c'est au moins un moyen de faire croire que vos facétieux argumens sont sans replique. Je n'ai point prouvé la nécessité d'une religion dans cette lettre, parce que personne n'en doute, excepté vous, qui peut-être même ne voudrez pas la lire. Mais je crois avoir prouvé qu'il n'est pas certain que le *Décadi* doive manger le Dimanche. C'étoit seulement à votre prophétie que j'en voulois. Je présume bien que vous n'en tiendrez que plus ferme à votre opinion : car je crois qu'en votre qualité de philosophe, vous n'aimez pas plus la contradiction que l'encens. Du temps que j'étois écolier, peut-être j'aurois été en brûler à votre porte, pour vous apprendre à plaisanter ; mais aujourd'hui, un peu plus sage, je me contente de vous écrire ces observations, qui m'attireront probablement quelques injures philosophiques. Au reste,

Vous pouvez me siffler, je vous le rends, mon frère.

Ce 29 Floréal.

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.